

POUR UNE THÉORIE PSYCHANALYTIQUE DE L'INDIVIDUATION

Marcel Gauchet

in Karl-Leo Schwering , *Se construire comme sujet entre filiation et sexualité*

ERES | Santé mentale

2011

pages 11 à 28

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/se-construire-comme-sujet-entre-filiation-et-sexua---page-11.htm>

Pour citer cet article :

Gauchet Marcel, « Pour une théorie psychanalytique de l'individuation », *in* Karl-Leo Schwering , *Se construire comme sujet entre filiation et sexualité*
ERES « Santé mentale », 2011 p. 11-28.

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

I
ÉMERGENCE DU SUJET
AUTOUR DE MARCEL GAUCHET

Marcel Gauchet

Pour une théorie psychanalytique de l'individuation

Bien entendu, je vais commencer par justifier mon titre, « Pour une théorie psychanalytique de l'individuation ». Je ne m'exprime pas ici de l'intérieur de la discipline ou champ psychanalytique, je parle en amateur, en philosophe convaincu cela dit de l'intérêt déterminant de la théorie psychanalytique et de la fécondité décisive de la perspective qu'elle a ouverte, d'où le caractère de propositions des réflexions que je vais vous soumettre nées d'ailleurs de l'échange avec des psychanalystes.

Parler de propositions, c'est signaler bien sûr aussi le caractère exploratoire de la nature programmatique et par conséquent les limites de mon propos.

L'important dans mon titre est le *pour*, je voudrais plaider en faveur d'une reformulation de la théorie psychanalytique comme théorie de l'individuation psychique. Il me semble qu'elle aurait beaucoup à gagner à se repenser comme telle car le processus d'individuation psychique est à coup sûr l'un de ses principaux objets.

Elle pourrait y trouver le ressort d'une plus grande systématisation mais aussi le moyen de pointer de manière plus sûre la spécificité de son domaine et d'établir, ce faisant, le bien-fondé de sa démarche par rapport aux contestations puissantes dont elle fait aujourd'hui l'objet. Il me semble qu'elle pourrait aussi y trouver

Marcel Gauchet, historien, philosophe, directeur d'études à l'EHESS et rédacteur en chef de la revue Le Débat.

le moyen de clarifier nombre des difficultés nouvelles auxquelles la pratique psychanalytique cette fois est confrontée du fait des évolutions sociales de grande ampleur dans lesquelles nous sommes pris, et des profils inédits des patients d'aujourd'hui, de ce que l'on a pu appeler *la nouvelle économie psychique* en train de se mettre en place.

Pourquoi reformulation, me dira-t-on ? Parce que la psychanalyse a un problème de ce côté-là de très longtemps senti et avéré : la théorie freudienne s'est formulée empiriquement à l'épreuve de la clinique et de la thérapeutique dans un langage problématique, quel qu'ait été le génie découvreur de Freud. D'où les flottements et les dérives qui ont pu résulter de cette incertitude conceptuelle et qui ont justifié notamment l'intervention lacanienne. Cette intervention a été double en fait, elle s'est avancée sous le drapeau du retour à Freud en mettant en lumière la rigueur des formulations et des concepts freudiens qui avaient été méconnus par ses héritiers. Mais cette intervention a consisté, d'autre part, à tenter de remédier à cette incertitude en reconstruisant la théorie freudienne selon une conceptualité plus adéquate empruntée à la philosophie et aux sciences humaines de son temps. De Kojève à Heidegger en passant par Lévi-Strauss : le sujet, la structure, le langage, le symbolique, le signifiant et le signifié, la métaphore et la métonymie, toutes catégories absentes chez Freud mais qui n'en ont pas moins éclairé puissamment l'objet qu'il avait mis en évidence. L'importance de cette intervention n'a pas besoin d'être soulignée ici, elle n'est pas pour autant nécessairement le dernier mot en la matière. Je ferais, je crois, par principe, une erreur de la tenir pour telle. Par sa nature même, me semble-t-il, elle indique la nécessité de la reprendre et de la poursuivre. Les circonstances, la conjoncture intellectuelle, plus d'un quart de siècle après la mort de Lacan et à un moment où la psychanalyse est menacée comme jamais d'être submergée par une vague de naturalisme, de naturalisation de l'esprit, de biologisme et d'évolutionnisme commodément et un peu trompeusement ramassés sous l'étiquette cognitivisme, cette conjoncture justifie plus que jamais de revenir sur cette reconstruction et de l'approfondir aussi dans ce champ polémique nouveau, de circonscrire d'une manière plus fine, plus forte, l'objet et l'enjeu propre de la théorie et de la démarche

psychanalytique ; elles sont à réasseoir et cela ne peut se faire que positivement par un travail de redéfinition mettant en lumière les insuffisances de ces nouveaux impérialismes qui sont à l'œuvre sous les différents problèmes théoriques que j'évoquais à l'instant : naturalisme, biologisme et évolutionnisme. C'est une modeste contribution à cette tâche que je voudrais essayer d'apporter.

Si l'on prend un peu de recul, il est intéressant de chercher à comprendre les raisons de ce problème de conceptualisation que rencontre la psychanalyse. Il n'est pas la marque d'une carence particulière, il est la rançon de sa démarche. Elle est une théorie du psychisme ancrée dans la pathologie et dans l'éclaircissement du normal à partir du pathologique. Elle reconstruit la vision du psychisme normal à partir de ses troubles et de ses perturbations. C'est ce qui la rend fragile. La complexité et l'opacité de l'objet « psychisme » font que c'est la seule voie véritablement féconde pour l'éclairer. Nous en avons d'ailleurs à côté de la théorie psychanalytique une autre illustration à partir d'un autre point d'entrée avec une théorie à laquelle j'attache personnellement beaucoup d'importance et bien connue de l'université dont vous relevez : la théorie de la médiation élaborée à partir de la clinique des aphasies par Jean Gagnepain – qui vient de nous quitter. Voie royale pour s'introduire dans cette fonction mystérieuse entre toutes qu'est le langage. Mais nous avons deux vraies voies d'entrée pour la compréhension du mécanisme psychique, le psychopathologique et la pathologie neurologique ou supposément neurologique puisque la frontière n'est pas simple à déterminer. Et dans les deux cas, la voie est périlleuse parce qu'il s'agit, par nature, de reconstruire le tout à partir de la partie et de devoir dénommer l'organisation générale à partir de phénomènes très singuliers dans une improvisation terminologique qui est inhérente à la manière de procéder. On pourrait dire que la psychologie normale est conceptuellement plus rigoureuse mais il faut bien dire qu'en général, elle ne nous apprend pas grand-chose, voire tourne très vite à une scolastique terminologiquement solide mais vide. La psychologie pathologique est féconde, elle est porteuse d'une puissance heuristique qui la rend unique mais elle est fragile. Il y a une dialectique constituante entre les deux démarches dont il faut être conscient et dont il faut tirer les conséquences.

À cet égard, pour commencer par une observation critique destinée à faire ressortir l'enjeu de ma proposition, il me semble que la théorisation psychanalytique contemporaine est affectée par un usage abusif de la notion de *sujet*. Cet abus ne lui est pas propre, il est général. On lui affecte aussi bien la philosophie d'aujourd'hui ou les sciences sociales. Il n'est plus question partout que de sujets dans un usage généralisé où l'enjeu fondamental du concept est complètement dissous et brouillé. Nul doute s'agissant de la psychanalyse que Lacan a une responsabilité originelle considérable puisque c'est à lui que revient d'avoir importé dans le champ psychanalytique ce terme emprunté tout à la fois dans sa provenance intellectuelle à la philosophie de l'esprit hégélienne, à la phénoménologie husserlienne et à la critique hégélienne de la phénoménologie husserlienne. Toujours est-il, je n'ai pas le temps de rentrer dans le parcours de la notion, que par un processus de diffusion et de dégradation corrélatrice que je n'examinerai pas, ce terme de sujet en est venu à se banaliser au point de fonctionner comme un plat substitut dans l'usage courant de ce qu'on appelait classiquement la femme, l'être réfléchi en possession de son identité et de la conscience de ses motivations, pour être aussi simple que possible. Deux précisions : je sais bien pour commencer qu'il y a tout autre chose chez Lacan à commencer par la déconstruction des illusions du sujet classique, ce que résume bien une de ses formulations les plus célèbres, le *sujet supposé savoir*, supposé parce qu'il ne sait pas à la différence du sujet du savoir absolu de soi hégélien. Il n'empêche que, même dans cette acception restreinte, je crois que ce n'est toujours pas le bon concept. Deuxième précision : je ne dis pas qu'il n'y a pas de sujet psychique mais je crois qu'il faut en réserver l'emploi à un registre bien précis. Il ne peut y avoir d'inconscient que pour un sujet, j'y reviendrai, mais il faut savoir très exactement ce qu'on met sous cette catégorie ambitieuse. Je crois, après bien des hésitations, que ce que je vous soumetts là aujourd'hui est le produit d'une décantation qui s'est étalée sur des années et qui n'est d'ailleurs sûrement pas achevée. Je crois qu'il faut continuer à parler de la personne et réélaborer la tripartition classique : personne, individu, sujet. La catégorie charnière qui fait la plus grande difficulté est celle d'individu parce qu'elle est à la charnière du biopsychique et

du social. L'humanité est faite d'individus au sens biologique. Ces êtres biologiques sont en outre individués psychiquement, c'est ce qui fait leur spécificité d'humains. Ces individualités biopsychiques sont aussi plongées dans un bain social qui leur assure un certain statut. Ils sont, ou non, regardés comme des individus du point de vue du droit. Or, à cet égard comme vous le savez, la spécificité des sociétés modernes est d'attribuer à leurs membres un statut d'individu de droit en leur reconnaissant une égale liberté, avec tout ce que cela implique par rapport à la totalité des sociétés que nous avons connues avant le renversement du rapport entre les parties individuelles et le tout collectif. Les sociétés antérieures étaient bien entendu formées d'individus biologiques individués psychiquement : tout en témoigne, elles n'étaient pas faites d'individus de droit. D'où les confusions inextricables qui entourent cette terrible notion d'individu dont, cependant, nous ne pouvons pas nous passer.

C'est pourquoi, pour essayer d'y voir clair dans cette jungle où les différents niveaux ne cessent de se mêler, je propose de distinguer l'individuation psychique donnant naissance à des personnes ; toutes les sociétés humaines sont, depuis qu'on les connaît, peuplées de personnes dotées d'une identité reconnue, d'une identité sanctionnée par ce fait institutionnel primordial qui est le nom qui marque la singularité des êtres. Toutes les sociétés humaines sont peuplées de personnes tenues pour être en possession de leur motif d'agir sauf des exceptions qui posent problème et qui exigent interprétation ; exemple très simple, la possession par un ou par des esprits. Ce processus d'individuation psychique me paraît être le domaine d'élection de la psychanalyse comme théorie pour autant qu'on la considère comme une – ce qu'elle prétend être d'ailleurs – théorie générale de l'anthropogenèse, ce qui fait que les humains deviennent humains. Ce processus d'individuation psychique est spécifiquement humain. En effet, et puisque la question de la frontière entre l'animal et l'homme est aujourd'hui posée à nouveau, nous tenons certainement là, avec cette catégorie d'individuation psychique, les moyens d'y voir plus clair dans ce qui fait frontière. Comme individualité biologique les humains partagent avec les animaux l'instinct de conservation, mais ils possèdent en outre un haut degré d'individuation psychique qui les pourvoit du

sens réfléchi de leur identité et de leur singularité élargissant leurs capacités d'action, par exemple dans le temps : c'est l'individuation psychique qui permet de se projeter dans la durée, sur la base d'une permanence personnelle. Il faut un individu psychique pour qu'il y ait du temps psychique. C'est cette individuation psychique qui les met en mesure de fonctionner comme membres d'un groupe, d'une collectivité, d'une société ; c'est l'individuation psychique qui fait des humains des êtres pour eux-mêmes, des êtres d'action et des êtres pour les autres, des êtres en société. Autant de registres qui ne vont nullement de soi, qui ne sont nullement donnés par la nature, qui relèvent de processus de constitution problématiques puisque payés dans tous les cas de lourdes séquelles qui nous hantent tous d'une manière ou d'une autre. Tel est, me semble-t-il, le champ dans lequel la pratique psychanalytique opère et dont elle a commencé à élaborer la théorie.

Cette individuation psychique, que je me borne à situer en marquant ses enjeux, est à distinguer par son extension universelle de l'individualisation juridique propre aux sociétés modernes. L'individualisation relève du social. Elle correspond à l'attribution ou à l'assignation aux personnes d'un statut d'individu de droit. Statut dont on sait, et on n'insiste pas assez, l'extraordinaire nouveauté historique qu'il représente. Si nous voulons donner une définition exacte de notre statut contemporain, il faut dire : nous sommes des personnes individualisées. C'est là ce qui nous distingue historiquement même si cela ne peut pas ne pas aller en retour sans de considérables modifications du statut de ces personnes. Notre société fonctionne en individualisant socialement des individualités psychiques qui ne l'ont pas attendue pour exister. D'où l'utilité, y compris très opératoire, de marquer la distinction, par exemple dans une situation qui est familière aujourd'hui à beaucoup de gens qui travaillent dans le champ de la santé mentale : la confrontation à des situations transculturelles. Parce que nous avons régulièrement affaire dans nos sociétés à des personnes parfaitement semblables à nous, mais pour lesquelles cette individualisation juridique à l'intérieur de laquelle nous évoluons par un implicite inquestionnable, ne fait simplement pas sens, et avec des résistances à la compréhension qui sont un véritable obstacle à la pratique la plus élémentaire.

Quant au sujet, c'est une catégorie qui, pour faire simple, relève de la culture. Cela ne veut pas dire que ce n'est qu'une idée, c'est une catégorie définie opératoirement et qui, là encore, demande à être soigneusement déterminée. On peut interroger d'ailleurs ses rapports avec l'individualisation. Il y a une concomitance historique entre l'individualisation juridique propre aux sociétés modernes et le déploiement culturel du sujet dans la rigueur du terrain. Le sujet est une catégorie propre à la modernité. Elle a directement à voir avec l'autonomie moderne et le régime original de réflexivité qui va avec. En priorité, la catégorie du sujet regarde le domaine de la connaissance. Elle est née avec la science moderne qui introduit la connaissance par un sujet dissocié de l'objet. La catégorie du sujet concerne ensuite l'action, elle entre dans la pensée sous les traits du sujet moral ancien; celui qui se donne sa propre loi, qui est autonome, qui sait en exerçant sa liberté pourquoi il agit de façon absolue. De manière générale, je dirais que la catégorie du sujet regarde l'exercice de la volonté, elle regarde cette autre dimension propre de la culture moderne qu'est la création, qu'elle soit esthétique, qu'elle soit technique ou qu'elle soit historique. Elle regarde enfin sa dernière sphère d'apparition: le domaine psychique avec la création d'un domaine de l'intériorité avec une façon de se rapporter à soi, de se regarder et d'être considéré socialement parlant comme auteur et responsable de soi. L'acte fondateur de la compréhension psychanalytique de ce point de vue, c'est la décision de tenir pour significatif ce qui a été tenu jusque-là pour insignifiant: lapsus, rêve, mot d'esprit, acte manqué, etc. Toutes ces choses qui passaient pour des ratés de l'activité psychique sans signification deviennent au contraire ce qui me signifie, ce qui exprime ce que je ne puis autrement exprimer que par ce canal qui lève le refoulement ou manifeste par différents canaux mon inconscient. Là s'introduit par cette réflexivité très particulière dans l'attribution, s'introduit au sens propre la notion de sujet. En ce sens-là, on peut dire qu'il n'y a pas de psychanalyse imaginable hors d'une culture du sujet. Amputant la totalité de ces faits, de ces gestes, de ces expressions, de ces comportements à une personne. La psychanalyse en même temps met en lumière des processus qui ont une validité universelle et qui existaient bien avant qu'on ait l'idée de pratiquer la psychanalyse. Les êtres humains rêvaient,

faisaient des lapsus, faisaient des mots d'esprit avant la psychanalyse mais il fallait le développement d'une culture du sujet pour que ces formations de l'inconscient puissent être interrogées. La psychanalyse n'a été possible historiquement que dans une culture de la subjectivité mais son objet propre n'est pas le sujet. Il est l'individualité psychique. Ce sont deux niveaux très différents de considération. Comme vous le voyez, dans cette perspective, nous ne sommes pas des sujets, nous ne sommes jamais substantiellement des sujets, il nous arrive de fonctionner comme des sujets à temps partiel en tant que savant, en tant que patient, en tant que psychanalyste, en tant qu'artiste, en tant que créateur d'un ordre ou d'un autre. Nous fonctionnons comme sujet en prenant appui sur des institutions culturelles : le dispositif de la science, tel ordre de création culturelle à l'intérieur de laquelle une activité ou une pensée sous le signe du sujet a du sens.

Le point crucial une fois qu'on a opéré ces distinctions est d'observer qu'il y a bien entendu rétroaction des différents niveaux. L'individualisation n'est pas sans conséquence sur l'individuation de même que la subjectivation. La démarche psychanalytique a affaire avec ses patients à des totalités qui sont des personnes psychiquement individuées, qui sont en même temps socialement individualisées et culturellement subjectivées ; des patients, des êtres pour lesquels éventuellement ce statut aussi bien de personne, d'individu et de sujet pose question ou fait plus ou moins difficulté à des niveaux différents. Il y a tout intérêt, me semble-t-il, à distinguer ces différents registres. Les psychanalystes ont affaire, en pratique, aux interférences de l'individualisation en droit et de la subjectivation culturelle avec l'individuation psychique. Toutes choses qui ne font pas nécessairement bon ménage, par exemple en ceci que les conditions dans lesquelles s'est effectuée l'individuation rendent difficile l'accès à l'individualisation. Nos sociétés sont peuplées de gens auxquels on a assigné un statut d'individu de droit qu'ils sont bien en peine d'assumer. Ils s'en seraient très volontiers passés. La condition d'individu, nous l'avons, par-devers nous au plan biologique et psychique par des processus qui nous échappent. Le statut d'individu de droit, lui, nous a été imposé et il faut être capable de l'endosser.

Autre cas de figure encore : les conditions de l'individuation ferment l'accès à la subjectivation. Les psychanalystes, par définition, ne voient que des gens qui sont capables de se représenter qu'ils ont un inconscient. Il y en a beaucoup d'autres pour lesquels cela ne fait simplement aucun sens et ce partage est une lourde dissimulation d'un pan complet de l'expérience contemporaine. Ceux-là d'ailleurs, si les psychanalystes ne les voient pas par définition, les psychiatres en rencontrent tous les jours beaucoup sans forcément identifier ce qui fait problème. Cette difficulté à passer de l'individuation à la subjectivation n'est pas un phénomène mystérieux, elle est au cœur des difficultés scolaires dont on sait la place qu'elles prennent aujourd'hui dans la pratique « psy » au sens large. Car l'école moderne, c'est sa définition, c'est l'école du sujet de connaissances, ce qu'on apprend à l'école, c'est ni plus ni moins à se conduire selon la catégorie du sujet dans l'ordre de la connaissance. Eh bien ! c'est une rude école, et la réussite, dans ce cas, ne va nullement de soi. Dans l'autre sens maintenant, l'individualisation sociale voire la subjectivation culturelle peut perturber lourdement l'individuation psychique. J'en prendrai justement, pour terminer mon propos, un exemple qui me paraît significatif, où nous voyons l'individualisation se retourner contre l'individuation et la bloquer dans une certaine mesure.

Mais avant d'y venir, je voudrais évoquer très rapidement, par un survol, des réflexions en vrac dont vous me pardonnerez l'approximation. Elles ne sont faites que pour donner un peu de chair à cette proposition de cadre conceptuel général. Je voudrais évoquer rapidement un certain nombre de points de la théorie psychanalytique qui gagneraient, me semble-t-il, à être relus à la lumière d'une théorie du processus d'individuation psychique. L'intérêt de la perspective est, pour commencer, à mon sens, de poser la question des étapes de ce processus qui est fort long et qui s'étend très avant dans la vie. D'ailleurs sans doute ne s'achève-t-il, pour autant qu'il y ait du sens à parler d'un terme en la matière, qu'avec la mort de nos parents qui nous signifie une bonne fois que nous avons à être des individus et que nous ne pouvons compter psychiquement que sur nous-mêmes. Nous savons que c'est une rude épreuve pour tous et une épreuve insurmontable pour d'autres. Si je souligne ce point, c'est parce

qu'il existe une propension dans l'univers, dans la nébuleuse des écoles psychanalytiques, une inclination à privilégier certaines des étapes de ce processus aux dépens d'autres qui pourtant ne sont pas moins déterminantes. Ce que la théorie psychanalytique met fondamentalement en évidence, c'est la nature paradoxale de ce processus d'individuation. Nous devenons des êtres psychiquement indépendants, en tout cas distincts, au travers d'une épreuve de dépendances voire d'aliénations au sens le plus fort du terme, puisqu'il faut l'investissement sur l'autre pour accéder à « l'être soi » ; d'où le caractère décisif de la problématique de la séparation dans la théorie psychanalytique parce que la confusion, l'indifférenciation nous est première et que nous n'avons de cesse de nous débattre avec elle. Nous devenons nous-mêmes en passant par l'autre. Si l'on voulait résumer les principaux apports de la théorie psychanalytique comme théorie de l'individuation, c'est là qu'on pourrait les situer, c'est le point qui donne toute sa place et sa portée au processus d'identification ; notre identité n'est faite que de la métabolisation, de l'incorporation toujours problématique d'identités que nous nous approprions et à partir desquelles nous sommes en devoir de construire l'identité qui nous est propre. De la même façon, pour se tourner cette fois vers un autre volet, l'individuation se fait à partir des autres et moyennant l'institution de l'autre comme autre. C'est tout le drame de l'advenue à la sexualité dans l'humanité. Elle exige de poser l'existence de l'autre comme corrélat de la sienne. Elle suppose, d'un côté, le deuil du plaisir qui serait le seul complet, celui avec soi, et l'obligation pour qu'il y ait plaisir possible d'admettre l'existence d'un autre qui est inassimilable à son propre désir, qui échappe à mon désir et en signe la frustration constitutive. C'est ce que nie très précisément le pervers qui se reconstruit fantasmatiquement un objet entièrement maîtrisable par son désir dans le déni de l'autre. Je vous le disais, je suis malheureusement obligé de me limiter à un passage en revue très rapide des points canoniques qu'il s'agirait de revisiter et de considérer pour asseoir un tant soit peu cette notion d'individuation psychique. Je vais me contenter de les énumérer.

L'image du corps propre pour commencer : l'identification à son propre corps qui donne à l'individuation psychique une dimension qu'aucune intégration nerveuse n'est en mesure de

fournir. C'est dans le rapport au corps que se noue la différence entre l'individuation biologique et l'individuation psychique qui fait qu'il existe pour l'humain un corps propre, que l'identité est corporelle. Autre trait canonique à reprendre dans la même perspective: le *narcissisme* évidemment, l'investissement primordial sur soi comme levier de l'individuation en tant que clé de l'investissement sur des objets extérieurs et sur les autres; c'est toujours nous que nous poursuivons au travers de ce qui n'est pas nous et c'est en même temps cet investissement sur nous-mêmes qui nous rend capables d'objectivité et de désintéressement pour un monde commun auquel nous contribuons pour lui-même. Troisième trait après donc l'image du corps et le narcissisme à prendre en compte: *l'interdit*. Une des dimensions cruciales de l'individuation: un individu, au sens psychique, est un individu qui est au-delà du sens de la limite – au-dehors de lui – qu'un animal possède parfaitement; il porte en lui le principe de ce qu'il s'interdit et la nuance réflexive est évidemment le point déterminant. C'est la dimension au travers de laquelle on discerne la réflexivité opératoire qui est en jeu dans l'individuation psychique. L'intériorisation de l'interdit est opératoirement pour les humains ce qui fonde l'existence sous le signe de la relation avec soi. Quatrième point à revisiter dans la même perspective: *l'entrée dans le langage*, ce qu'il est convenu d'appeler, une expression qui mériterait une sérieuse clarification, l'accès au Symbolique. Le langage, la rencontre du langage, c'est la rencontre avec la transcendance pratique de ce qui nous permet d'exister comme individu avec d'autres individus, ce n'est que dans l'élément de la signification que cette coexistence est possible par le truchement d'un instrument dont les règles sont indépendantes de nous en même temps qu'elles ne prennent corps que par l'usage que nous en faisons. Exister comme individu psychiquement parlant, c'est être en mesure de se signifier dans une relation de réversibilité et de réciprocité avec les autres. Je ne puis parler que si j'admets que ce que j'ai à signifier est du même ordre que ce que les autres ont à me dire. Être individu psychique c'est être, autrement dit, capable de ce décentrement qui nous met en mesure de nous mettre à la place d'autres individus. C'est cela l'accès au symbolique: sans cette capacité d'occuper la place qui n'est pas la sienne, il n'y a pas de fonctionnement linguistique

au sens langagier, au sens plein du terme. Cinquième point à revisiter : *la crise œdipienne*. L'une des grandes questions pas entièrement clarifiées sur lesquelles nous laisse la théorie lacanienne, c'est le lien entre la théorie œdipienne et l'accès au symbolique. Il y a un lien entre les deux, est-ce à dire que les deux sont la même chose, c'est tout à fait à voir ! En tout cas, à coup sûr dans la perspective de l'individuation psychique, l'œdipe représente une crise décisive puisqu'au travers de l'acceptation – parce que c'est cela l'enjeu, le passage ce n'est pas la castration –, l'acceptation de la castration, c'est ça qui fait problème. Au travers de l'acceptation de l'interdit sur la mère, l'individu devient un être pour la société en même temps que pour lui-même. Crise œdipienne parce que ce qui est important dans l'œdipe, c'est la sortie de l'œdipe qui énonce à l'individu cette règle fondamentale : ta vie est en dehors de la famille et tu as à la faire en dehors de tes parents. Ceci acquis, cela suffit-il pour avoir un processus d'individuation complet, même si je vais passer très vite sur ces différentes étapes, ou un processus d'individuation suffisant ? Je ne le crois pas du tout. De ce point de vue il me semble indispensable de revoir ce qu'on appelle d'un mot aujourd'hui, source, lui aussi, d'une grande confusion, ce qu'on appelle *l'adolescence*, phase cruciale de l'individuation psychique dans ses différentes dimensions. Les différentes dimensions, vous les avez vues se dégager au fur et à mesure de ce survol dont vous me pardonnerez le caractère hâtif et qui n'est destiné qu'à être suggestif, on n'a pas la possibilité d'être démonstratif.

L'individuation psychique, cela implique au moins quatre dimensions : la capacité de soutenir une identité, de l'assumer ; cela suppose une capacité d'existence psychique par soi-même ; une capacité de relation avec les autres ; et enfin, une capacité d'être en société, de jouer le jeu du collectif. Une grande différence entre la relation avec les autres et la capacité d'être en société, c'est qu'il y va des règles d'un jeu impersonnel dans la société alors que, somme toute, la relation peut rester d'ordre informel et privé. Nous voyons bien qu'un très grand nombre d'individus dans le monde où nous sommes sont très doués pour la relation et ne savent pas ce que veut dire *être en société*.

Sur cette phase critique de l'individuation psychique que paraît être l'adolescence, la théorie de la médiation que j'ai déjà

évoquée apporte à mon sens de très précieuses lumières avec la notion d'accès à la dimension de la personne : la plénitude de l'individuation psychique telle que j'ai proposé ici de la concevoir. La personne dans sa double dimension qui fait toutes les difficultés de la saisie de sens de sa singularité d'un côté et de sens de l'anonymat de soi. C'est l'écartèlement constitutif de l'individuation psychique car elle suppose d'avoir à la fois le sentiment de sa particularité irréductible et incommunicable. Nous existons comme individus psychiques dans la mesure où, quelque part, nous sommes capables de soutenir la conviction que personne ne peut nous comprendre et qu'il faut faire avec. Personne ne peut absolument nous comprendre, mais d'autre part, le sens de la personne implique le sens de l'équivalence abstraite de soi avec n'importe quel autre. Je suis un individu en tant que je puis me mettre à la place de n'importe quel individu. Nous avons une petite idée, je n'en dirai que quelques mots, des processus qui président au moment de l'adolescence à ce plein accès à la personne et qui font de ce passage un moment si difficile et si périlleux psychiquement. Je n'en soulignerai que deux qui sont les plus évidents : *l'adolescence c'est l'accès à l'existence pour les autres par l'intégration dans sa propre identité du corps sexuel* ; mon corps est ce par quoi j'existe sexuellement dans le regard des autres. Nous savons que c'est une épreuve qui ne va de soi pour personne et pour laquelle, au fond, il n'y a pas de bonne manière d'y répondre. L'autre dimension cruciale qui se joue à *l'adolescence c'est l'accès à l'être en société par l'entrée dans la vie*. Et l'entrée dans la vie, cela veut dire entrer dans la privation car l'identité sociale est essentiellement négative ou privative. Ce que nous sommes chacun d'entre nous, c'est un reste, le reste de tout ce que nous aurions pu être et que nous ne serons pas. Le jeu favori des enfants, c'est d'explorer toutes les possibilités, je peux tout être, et bien être en société, cela veut dire ne pas être un tas de choses, presque tout en fait ; ce qui reste n'est jamais qu'un résidu minuscule qui ne peut que vous faire vivre dans d'éternels regrets de tout ce que vous auriez pu être et que vous ne serez jamais. En ce sens, l'accès à l'être en société représente une épreuve de réalité et une épreuve de frustration comme il est difficile à en imaginer de plus rude. Je veux juste faire observer l'intéressante contradiction où se trouvent nos

adolescents d'aujourd'hui. Il se trouve que des causalités sociales indépendantes, l'allongement de la durée de la vie, l'allongement de la période de formation définissent aujourd'hui l'adolescence en l'allongeant comme la période du possible social: « Formez-vous pour devenir, pour accomplir toutes vos possibilités », alors que, psychiquement, de par le mécanisme de l'accès à l'être en société, c'est le contraire, on dit aux adolescents: « Tout est possible par la formation que vous êtes en train d'acquérir » ; et ce qu'ils vivent c'est l'entrée dans le cycle de la détermination qui va éliminer presque toutes les possibilités qui s'offraient à eux. L'adolescence est la découverte des possibles et de l'impossible, de la restriction des destins envisageables dans un monde social qui vous dit exactement le contraire: faut-il s'étonner que la contradiction soit dure à vivre et se solde par un flottement terrifiant ?

Je voudrais terminer justement sur un phénomène typiquement contemporain qui nous permet d'aller plus loin dans le discernement de ce qui se joue dans l'individuation psychique à ce stade de l'adolescence précoce et qui illustre dans tous les cas l'hétérogénéité des facteurs à l'œuvre dans les phénomènes auxquels nous sommes confrontés. Il me semble que nous sommes témoins d'une difficulté inédite de l'individuation psychique: une difficulté inédite créée par l'individualisation sociale précoce, la reconnaissance aux enfants dès la naissance d'un statut d'individu social de plein exercice, même si cette attitude potentielle est aujourd'hui, dans les conditions nouvelles où elle s'exerce, un facteur puissamment perturbant de l'individuation psychique. Elle fait, elle risque d'en faire en tout cas des dépendants. Des dépendants de quoi ? Il faut, pour le comprendre, remonter à ce qui est le grand ressort de cette individualisation précoce, poussant à reconnaître des enfants comme des individus de plein exercice socialement parlant. C'est le fruit des conditions nouvelles de la procréation qu'on peut résumer sous l'expression d'enfants du désir. L'enfant désiré par une relation dans laquelle je n'entre pas – ce qui n'est pas difficile à comprendre même intuitivement – est un enfant posé et traité d'emblée comme un individu au sens social, là où l'enfant de par une tradition immémoriale était l'être en tutelle par excellence. Cela nous demande de regarder de près ce qui ultimement nous permet de devenir des individus

psychiques. Nous ne pouvons devenir des individualités psychiques pleinement constituées, ultimement, qu'en assumant la contingence qui préside à notre existence. Exister, c'est n'avoir pas choisi d'exister, c'est n'avoir pas choisi les parents dont vous êtes nés, c'est n'avoir pas choisi le moment où vous venez au monde, n'avoir pas choisi la tête que vous avez, les qualités qui sont échues en lot ou les défauts de tous ordres avec lesquels vous aurez à vous dépêtrer. Être un individu, devenir un individu, accéder à la puissance d'individu, c'est prendre en charge cette contingence dans la solitude qui s'y attache. C'est ultimement cela qui fonde notre capacité d'indépendance psychique, notre capacité à faire avec ce que nous sommes.

Ce que nous sommes, c'est ce que nous n'avons pas choisi, c'est en ce point que se joue une part décisive de la constitution de l'identité personnelle. Justement dans son double aspect de sentiment de ce que nous avons d'irréductiblement singulier et du sentiment de ce que nous avons de singulier est contingent donc relatif. Nous ne sommes pas enfermés dans la singularité que nous n'avons pas choisie. Nous devons faire avec elle mais nous sommes décentrés par rapport à elle dans la mesure où nous la reconnaissons en ce qu'elle est. Eh bien ! je crois qu'il est permis de dire qu'aujourd'hui les conditions de cette épreuve d'assomption de la singularité et de la contingence sont brouillées chez l'enfant du désir. La contingence qui préside à toute existence est recouverte chez l'enfant du désir par une nécessité fantasmatique qui fait problème. Je ne suis pas le fruit du hasard, j'ai été désiré comme je suis, ce qui veut dire que mon identité singulière en dernier ressort ne dépend pas de moi mais de mes parents, de ceux qui m'ont désiré ; et de ce lien-là, celui qui vous fonde dans l'être, peut-on jamais se délivrer ? À partir de ce noyau de conviction fantasmatique, ce sont les conditions mêmes de l'individuation qui sont affectées. L'entrée en possession de soi-même est aujourd'hui perturbée par la manière dont l'enfant est reconnu dans son individualité singulière. La reconnaissance de l'individualité joue contre la capacité de devenir individu. Pour le résumer par une simple formule, l'individualisation comme fait social se retourne contre l'individuation comme fait psychique. Voilà je crois la perturbation inédite que les conditions de notre temps

amènent au jour et qui nous permet de réinterroger l'ensemble de ce processus d'individuation psychique. J'espère au travers de ces quelques éléments, non certes avoir traité le problème, mais avoir donné une idée qui apporte quelques fondements à ce projet d'une théorie psychanalytique de l'individuation. Aux psychanalystes de me dire s'ils ont quelque chose à faire ou rien de cette proposition.